

LES FEMMES QUI TUENT.

Pour maintes raisons, fort bonnes, et devant qui je me suis volontiers inclinée, je n'ai pas eu licence de parler de l'affaire de Mme Hugues. Mais, sans même joindre ma voix à celles de ceux qui protestent avec indignation ou tristesse contre la sauvagerie Yankee envahissant les mœurs de nos jours, je voudrais seulement rappeler que la France est le pays du bon goût et que, devant je ne sais quel cabotinisme qui se mêle à tout, le bon goût risque de disparaître, ce qui serait dommage. Après avoir écrit cent pages pour tâcher de dire ce qu'était le goût, Montesquieu finit par déclarer que c'est un "je ne sais quoi." Mais ce "je ne sais quoi," tout le monde l'entendait fort bien, jadis. Cela était un bonheur ; car beaucoup de gens pensent que le goût, chez un peuple, peut presque tenir lieu de vertus, comme la politesse, chez les individus, peut presque remplacer la bonté. C'est pour cela que je vois avec chagrin le goût disparaître, et cette disparition indéniable, est un de mes gros chagrins !

Madame Hugues a tiré, comme sur un lapin, sur un homme dont elle avait à se plaindre. Douze jurés l'ont renvoyée indemne de la poursuite. Soit. Mais qu'est-il arrivé ensuite ? L'audience avait été scandaleuse par l'attitude des petites dames accourues à cette première de justice. Le sang-froid de la prévenue avait été affligeant. On devait penser, au moins, que c'était fini. Mais voilà qu'on nous apprend que Madame Hugues n'a pas plus tôt redescendu l'escalier du Palais-de-Justice rougi de sang, il y a quelques semaines, qu'elle a ouvert ses salons et repris son *five o'clock tea*. On nous raconte que son appartement est disposé en oratoire. Son buste est placé dans le fond, avec une grille tout autour, une de ces grilles comme on en met autour des tombes, et des couronnes y sont accrochées. Les lettres et les télégrammes, entassés dans des plateaux, sont exposés aux yeux des visiteurs, comme les offrandes, devant un autel, au joyeux mois de mai. La maison est pleine de fleurs, comme en un jour de liesse, ouverte à tous.

Ne pensez-vous pas que c'est vraiment trop ? Et, si le goût est la mesure en toutes choses, le goût n'est-il pas ici sensiblement blessé ? Quand Charlotte Corday eut commis, en tuant Marat, le plus excusable des crimes, car elle sacrifiait sa vie et faisait ce sacrifice dans l'intérêt de tous, elle écrivit simplement à son père : "Pardonnez-moi et oubliez-moi," et elle eût voulu, si la chose eût été possible, garder l'incognito et rester anonyme dans la mort. Je ne puis m'empêcher de comparer cette attitude à celle de "l'héroïne" du Palais-de-Justice et de regretter que celle-ci n'ait pas compris qu'une retraite sévère lui était conseillée par le goût, car je ne veux parler que de ce seul sentiment.

Rien ne se fait plus, avec mesure. Encore une fois, je ne veux pas prendre parti contre Mme Hugues. Mais, en moins de six semaines, que voyons-nous ? Le crime du Palais-de-Justice, d'abord. Puis à Dijon, je crois, une dame qui se trouvait fatiguée ou compromise par les assiduités d'un galant, imagine de lui brûler la cervelle ? Alceste ne demandait pas même à Célimène, en pareil cas, de prendre un bâton, et c'est un revolver qu'on saisit. Il y a quelque temps un jeune homme ayant été demandé la main d'une jeune fille à son père, celui-ci, impatienté des instances de l'amoureux et de celles de sa propre enfant, a tiré dans le tas et envoyé une balle à la pauvre demoiselle. Les hommes, depuis quelque temps surtout, s'escriment à chercher les raisons philosophiques de ces violences grandissantes dans de ces meurs.

Par l'exemple comme par l'opinion, que nous faisons en beaucoup de choses, nous devrions nous

opposer au règne de revolver, au triomphe définitif du "mignon," comme disait M. Clovis Hugues, avec des caresses de poète, en parlant de ce vilain pistolet. C'est que la brutalité de nos jours est faite, non d'une noble exaltation, mais d'un détrage funeste qui descend ou remonte d'en haut en bas et de bas en haut.

Une aimable parisienne avait reçu pour les étrennes une perruche qu'elle avait accueillie avec joie. Un jour elle prit l'oiseau brusquement, et la bête effarouchée la mordit légèrement au doigt. Sur quoi la feline saisit la perruche, la mit contre la porte et la cloue d'un coup de poignard, regardant couler son sang et battre ses ailes.

Voilà bien la cruauté énervée des femmes romaines, et, quoique il ne s'agisse que d'une bête insupportable, l'attentat est monstrueux. Ah ! parmi les hommes qui virent cela et qui admirèrent peut-être stupidement cette "excentricité," que ne s'est-il trouvé un gars au cœur droit et au bras solide pour souffleter la donzelle avec l'oiseau sanglant, comme fit à Mauprat le père Patience, quand le petit gentilhomme tua méchamment sa chouette familière ! Le châtiment eût été mérité, et le poète qui ne voulait pas voir battre une femme même avec une fleur, y eût applaudi pour cette fois !

Une réaction se fera, elle commence déjà, contre la violence des mœurs. Il ne s'agit déjà plus de juger ou tel cas particulier, ou de peser les excuses d'un meurtre. Ce qui doit nous préoccuper, c'est à la fois de blâmer toujours la brutalité sanglante, surtout chez les femmes, et de lui ôter précisément toute excuse en créant une opinion assez forte pour que personne ne puisse invoquer la nécessité de ces justices individuelles et sommaires qui déshonorent une société polie.

On a parlé à plusieurs reprises, de la *vendetta* corse, à propos des vengeances exercées entre particuliers. Mais la *vendetta*, tout d'abord n'est pas l'idéal de la civilisation ; et quand Mérimée nous raconte l'histoire exquise de Colomba, il a soin de mêler aux demi-sauvages qu'il met en scène un parisien désespéré de telles mœurs. Puis, la *vendetta* prend justement une certaine grandeur de ceci qu'elle s'exerce parfois entre gens qui n'ont pas de griefs personnels. Le jeune Corse qui prend le bois, après un coup de fusil trop heureux, a cru sérieusement obéir à une loi d'honneur et accomplir un devoir de famille. Enfin, dans les beaux temps de la *vendetta*, — car elle dégénère fort — l'assassinat n'était qu'une forme de la guerre, un duel de tous les instants, dont on était averti. Le mot traditionnel : "Garde-toi, je me garde," précédait presque toujours les hostilités et était au meurtre ces allures de traîtrise, qui répugnent si fort aux cours généreux ! Et c'était là-bas, dans une île sauvage, où l'on ne parlait pas le français, voisine de l'Italie et encore près, par les mœurs, du moyen-âge, que les belles *vendettes*, il y a quelque demi-siècle, charmaient un poète ! Et il y avait Colomba et son *vocero*, et l'amour se mêlait à la guerre, avec les bois et les grandes montagnes où, de loin, les hauts châtaigniers sont semblables à des mousses sur des murs gigantesques. C'est dans ce décor que se passaient les choses ! Elles ne sont point les mêmes de nos jours et la tragédie y est mal à l'aise.

N'envisons pas des célébrités hasardeuses, et ne jalouissons pas les héroïnes d'un jour qui a sûrement des lendemains mauvais et tristes. Nous ne sommes pas faites pour tuer, même les méchants. Et, entre nous, le jour où nous nous défendrions trop bien, nous perdrions les douces protections, le charme de notre faiblesse, l'universelle tendance à nous excuser et à nous plaindre, qui nous entourent, nous embellissent et nous sont utiles et douces.

CAUSERIE DU PERE FIRMIN.

On dit qu'il y a deux enfances : celle du bas âge et celle de la vieillesse. C'est le crépuscule du lever et du coucher de la vie humaine. Or l'enfance, dit un ancien, c'est le cœur qui parle sans appareil et sans déguisement.

Mon grand-père Charles avait été un brave et puissant guerrier dans sa jeunesse ; mais il était tombé sous la force écrasante de l'ennemi. Devenu très vieux, il aimait quelquefois, comme les enfants, à jouer à la guerre.

Un jour, tout le monde était parti ; les uns à la pêche, les autres au camp, les autres au grainage, et je restais seul au logis pour garder le vieux et le plus jeune : grand-père Charles et bébé François.

C'était un beau jour de juillet où le soleil étincelait dans l'azur du firmament. Nous étions assis sur la verte pelouse à l'ombre des grands peupliers dont le chuchotement des feuilles se mêlait au chant des oiseaux. Un vent léger nous apportait des champs voisins l'arôme des fleurs. Grand-père Charles, pensif, fumait sa pipe, tandis que je trempais des couronnes de fleurs et les mêlais aux boucles d'or qui flottaient sur les épaules du bébé François. Patôt ronflait à nos pieds.

Firmin, me dit tout à coup mon grand-père, regardant tout autour de nous avec une crainte mêlée de frayeur et redressant ses épaules courbées, nous sommes seuls, et supposons que ces diables d'Anglais viennent encore nous voler nos propriétés et nous entraîner, comme autrefois, captifs en exil ! Et le bon vieux bondissait dans la cour comme David en présence de Goliath.

C'est ainsi que les plus fortes impressions de la vie se réveillent quelquefois dans le cerveau humain, même pendant le sommeil, vives, présentes, pleines de tristesse ou de charmes selon leur nature et font subir à l'âme et au cœur les excès d'amour ou de haine que la raison contrôlée par la Religion peut seule contrôler. J'étais accoutumé à les rêves de mon grand-père Charles, et je lui dis sans bouger : Eh bien ! Que ferions-nous ?

Que ferions-nous ? s'écrie mon grand-père, avec l'enthousiasme d'un héros, il nous faut, au prix de notre vie, défendre notre Religion, notre pays, nos foyers. Formons nos bataillons, et s'il nous faut mourir, que la fumée d'un sang versé pour une si juste cause, monte vers le ciel pour demander vengeance, et enfonçant dans le sol son antique canne, voilà, dit-il, le premier soldat. Patôt ! en ligne ! et le chien, docile à la voix de son vieux maître, vient lentement s'asseoir au poste assigné et regarde en baillant. Un vieux chevalet boiteux est placé au troisième rang. Tout le monde sous les ormes, ajoute mon grand-père avec intrépidité, bébé François, avance, et tu formeras le coin de la colonne. Et les mains du bébé battant dans l'air comme les ailes d'une colombe pendant qu'il prend sa position. Je suis général ; toi, Firmin, tu es capitaine ; et, de tous ses poumons il entonne le chant de guerre :

En avant Fansan Latulippe,
En avant, mille fois en avant.

Pendant que mon grand-père range son armée en bataille avant la manœuvre ne dure pas trois minutes, voilà que notre gros bâlier noir, dont les cornes trois fois recourbées, sont la terreur du village, l'épouvantail des enfants et des grand'mères éveillé au bruit des armes, s'avance à travers les arbres du jardin jusqu'au bout de sa corde qui sert de renfort à sa férocité, fixe son regard plein de feu et de menace sur le bataillon qui provoque sa vanité, et avec la majestueuse fierté d'un juge de l'orgueilleux Albion qui se préparent à condamner, au nom de la civilisation et de la